

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard GENOUD

De quelques amnésies fatales à notre civilisation

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1985, tome 81, p. 272-289

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

De quelques amnésies fatales à notre civilisation

O Marie, mère de bel amour et de respect, mère de sagesse et de sainte espérance... je vous élis gardienne et patronne de mes études... et je vous supplie humblement de m'obtenir la grâce du Saint-Esprit, si bien que je puisse désormais comprendre clairement, retenir en ma mémoire, traduire par mes paroles et l'exemple de ma vie, tout ce qui doit servir à votre honneur et à celui de votre Fils et m'obtenir, à moi et aux autres, la béatitude éternelle. Amen.

Prière de saint Thomas d'Aquin¹

Tout le monde se plaint de sa mémoire et personne de son intelligence ... Tant mieux ; c'est que l'on pressent obscurément que l'intelligence est bien ce qui nous distingue fondamentalement de l'animal.

Pourtant, la mémoire est essentielle à cette intelligence qui ne sait que ce qu'elle a retenu, et qui par elle accède à l'expérience et à la possibilité de synthèse. La mémoire manifeste donc la permanence humaine sous les fluctuations historiques de la personne. La psychanalyse, entre autres, en est bien consciente et fonde sur cette permanence humaine toute sa technique de l'anamnèse. En effet, la vie ne s'enfuit pas derrière nous comme la ligne pointillée de la route dans le rétroviseur de la voiture, mais elle s'enroule en nous de par la mémoire et forme ainsi le tissu historique et existentiel de la personne.

Les anciens avaient saisi l'importance de la mémoire et tentèrent très vite de lui venir en aide. De l'invention de l'écriture, en passant par la bibliothèque

¹ « Nos plus belles prières à Notre-Dame », Alphonse David, Paris, 1946.

d'Alexandrie, les répertoires bibliques, les Sommes philosophiques et théologiques du Moyen Age, jusqu'à nos fichiers et nos modernes ordinateurs : tout est service de la mémoire individuelle et constitue en même temps une sorte de mémoire collective et culturelle de l'humanité. En fait, l'homme ne fait rien que la nature n'ait déjà réalisé ; que sont en effet les fabuleux stockages d'informations du code génétique, de la mémoire chromosomique et même plasmatisque, sinon un prodigieux effort de la vie pour ne rien perdre des acquis de l'histoire biologique.

Il peut paraître banal de rappeler ici que nous vivons une crise de civilisation. Mais il est des banalités si mal perçues qu'il devient éminemment original de les signaler. En effet, si de « bonnes mémoires » se faisaient naguère passer pour « intelligents » (et ceux-là après tout ne trompaient qu'eux-mêmes) nous assistons aujourd'hui à un phénomène inverse et autrement plus inquiétant : le discrédit jeté sur la mémoire². Et ceci dès l'école primaire : on ne veut plus « faire apprendre par cœur sans comprendre »... et on a raison. Cependant on se trompe quant au remède ; au lieu d'aider à « comprendre », on renonce à « apprendre ». Le résultat est catastrophique : on se rabat alors sur la manipulation d'instruments, d'objets et de techniques que l'on confond avec la connaissance et qui en donnent l'illusion.

Ce mépris de la mémoire individuelle ne pouvait évidemment que s'étendre à l'ensemble de la civilisation (fondée justement sur l'action complémentaire d'agents individuels). Et voilà l'origine du formidable désarroi auquel nous assistons aujourd'hui : mépris de l'histoire et de ses enseignements, oubli des grands acquis sociaux, amnésie la plus totale quant à l'origine et la fin de l'homme... En un mot : on a perdu le sens du SENS. Jamais la douloureuse interrogation du vieux Plotin ne fut aussi actuelle :

D'où vient donc que les âmes ont oublié Dieu leur père, et que, fragments venus de lui et complètement à lui, elles s'ignorent elles-mêmes et l'ignorent ? Le principe du mal pour elles, c'est l'audace, la génération, la différence première, et la volonté d'être à elles-mêmes. Joyeuses de leur indépendance, elles usent de la spontanéité de leur mouvement pour courir à l'opposé de Dieu : arrivées au point le plus éloigné, elles ignorent

² Classiquement, on distingue, en philosophie, *imagination* (élaboration et conservation d'images sensibles intérieures) et *mémoire* (situation dans le temps de ces mêmes images sensibles) en deux sens internes. Mais l'usage bloque ces deux fonctions sous le seul nom de « mémoire ». Nous nous en tiendrons à ce sens du mot.

*même qu'elles viennent de lui : comme des enfants, arrachés à leur père, et élevés longtemps loin de lui, s'ignorent eux-mêmes et ignorent leur père. Ne le voyant plus et ne se voyant plus elles-mêmes, elles se méprisent parce qu'elles ignorent leur race*³.

Cette gigantesque amnésie nous semble s'être encore accentuée à travers les âges et nous interpelle : elle pourrait bien être la clef de compréhension de la civilisation contemporaine. Après avoir thématiqué quelques-unes des caractéristiques les plus marquantes de cette civilisation, nous nous proposons d'en signaler l'oubli philosophique le plus fatal et d'en saisir les principales conséquences.

Un monde en mutation

Les progrès technologiques de ce siècle ont provoqué une mutation de société. Un nouveau projet d'homme est apparu, assez essentiellement positiviste, « économique » et matérialiste, et où l'individu n'est plus considéré que comme un producteur acculé à consommer toujours davantage pour ne pas cesser précisément d'être producteur. Nous avons ainsi affaire à un monde déboussolé et assez déroutant, et dans lequel les changements vont si vite qu'il devient quasi impossible de saisir des permanences qui joueraient le rôle de normes et de points de repère. Or elles existent ces références immuables : ce sont la vérité, la justice, l'amour, la beauté, la personne humaine, sa dignité et ses droits, et Dieu enfin, et cela ne change pas tous les vingt-cinq ans ! Ainsi notre monde, dont les technologies nouvelles ont provoqué les grandes mutations, s'est vu forcé d'inventer d'autres techniques pour percevoir ces changements, les mesurer, les analyser, les prévoir, et si possible parvenir à les utiliser. Par d'obscurs mécanismes d'actions et de réactions, toute notre attention s'est alors polarisée sur ces techniques de mesure ou de provocation des changements, à tel point qu'on en est arrivé à ne plus saisir le sens de ces changements. Il n'en pouvait être autrement : le changement est d'ordre accidentel et n'est donc intelligible que par la substance, la nature de la réalité qui change. Or

³ Plotin, *Ennéades*, V/1 (philosophe païen néoplatonicien, 205-270).

l'acharnement à mesurer les mouvements du réel nous a fait perdre le sens des substances et jusqu'au goût d'en rechercher la nature métaphysique. Cela est particulièrement catastrophique quand il s'agit de l'homme, car nous voilà en plein dans le paradoxe d'un monde qui n'a jamais autant crié les mots de respect, de liberté, de justice, de fraternité, etc., et qui pourtant ne s'est jamais autant entr'agressé, jusqu'à connaître les guerres les plus meurtrières de son histoire et dont nous subissons encore les retombées économiques, les bouleversements sociologiques et les blessures morales.

Un monde sans Dieu

L'homme du XX^e siècle se sent la fibre démocratique et a de la peine à s'accommoder du vieux « monarchisme » religieux. On veut bien encore, au mieux, concéder droit de cité à la Transcendance, mais à la condition que le « camarade Jésus » justifie son existence par un service social efficace. Sinon, après lui avoir volé sa création qui étouffe dans nos coffres-forts, nous le liquiderons ; et c'est l'antique révolte contre le ciel dont Nietzsche s'est fait le moderne porte-parole : « Nous avons tué Dieu... Ce que le monde a possédé de plus sacré et de plus puissant jusqu'à ce jour a saigné sous notre couteau... Il n'y eut jamais action plus grandiose... Ne faut-il pas devenir dieux nous-mêmes pour, simplement, avoir l'air dignes d'elle ? »⁴ Bien... mais l'homme n'aura donc que le « dieu » qu'il mérite, et ce ne sera pas nécessairement à son avantage !

Un monde écartelé entre l'amnésie du Sens et l'instinct du Sens

Du fait de cette négation de Dieu, les hommes ont à vivre dans un monde dont la définition et la direction sont désormais arbitrairement et dogmatiquement décidées par une élite de technocrates du progrès. Mais les prophètes du néant et les fossoyeurs de Dieu ont beau proclamer que l'Absolu n'est

⁴ Nietzsche, *Le Gai Savoir*, n° 125: L'Insensé.

pas : ils n'en effaceront jamais l'instinct au cœur de l'homme qui est aujourd'hui malade de non-sens. Ainsi, en construisant un monde qui ne tient pas compte du Sens fondamental, on n'a réussi qu'à en exacerber le désir; seulement, ne pouvant épanouir cette soif d'absolu « par en haut » on a tenté de l'étancher « par en bas » : à défaut de bonheur, on a voulu gaver l'homme de plaisirs.

Mais on constate maintenant que le désir se suicide dès qu'il accède au plaisir. Et comme notre civilisation s'est mise à « fonctionner » aux désirs (conçus de manière strictement matérialiste) il ne lui restait plus qu'à ouvrir des « supermarchés » du plaisir pour que l'homme ait des désirs, et donc au moins l'illusion de vivre. On s'est aussi tourné avec avidité vers l'argent, et on a mobilisé nos formidables capacités d'invention à la recherche de nouvelles formes de violence. On a aussi cru apaiser notre soif d'absolu en l'abreuvant de pseudo-mystiques, qu'elles soient nationalistes ou sectaires, peu importe : elles caillent toutes à l'aigre du fanatisme... et l'homme semble assez loin d'avoir épuisé ses capacités en ces domaines.

Un monde qui a oublié jusqu'à la signification de ses propres mots

De ce qui précède a résulté l'un des plus beaux tintamarres philosophiques de tous les siècles, assorti d'un certain nombre d'oublis, d'erreurs et de confusions qui pourraient être fatals à notre civilisation si nous ne nous donnons pas les moyens de les identifier, de les débusquer et de les neutraliser. Et ils sont nombreux ces « oublis », ces mensonges dont il faut démonter les mécanismes fallacieux, et d'autant plus pernicieux qu'ils sont sournoisement diffus dans nos mentalités ; presque tout le monde les colporte, mais sans responsabilité individuelle, puisque personne ne les a inventés : c'est devenu de soi-disant « évidences », des sortes de postulats précritiques et qui nous explosent dans les mains dès qu'on les regarde de plus près. Ainsi donc, à l'ère de la « détaboutisation » de la religion, de la sexualité, etc., on s'est curieusement ingénié à créer de nouveaux tabous plus intouchables encore que les premiers.

« L'expérience » est l'un de ceux-là... Un mot sorti du laboratoire et revêtu du prestige de la blouse blanche. Il est vrai que dans le domaine scientifique il y a d'authentiques et nécessaires expériences, c'est-à-dire, des actes

annulables et réitérables ; si le produit ne convient pas, il est détruit, l'expérience est annulée et renouvelée sur des bases plus étudiées. Mais le concept scientifique d'expérience supporte très mal la transplantation sur le terrain de la moralité humaine ! Et pourtant qui n'a entendu proclamer de manière quasi prophétique qu'il faut « faire ses expériences » (entendez par là, généralement « n'importe quoi »). On a tout simplement oublié le sens réel du mot, et l'on ne voit plus que dans la réalité humaine il y a des actes qui ne sont pas expérimentables parce qu'ils ont un caractère définitif et non annulable ; je ne peux en effet faire « l'expérience » du crime pour exalter, par opposition, la splendeur de l'innocence, pas plus que je ne peux faire l'expérience de la mort pour découvrir le prix de la vie.

On a oublié la signification et la distinction de concepts fondamentaux tels que « vérité » et « conviction ». La vérité devrait s'imposer d'elle-même ; mais beaucoup hélas n'adhèrent qu'à ce qui est dit avec conviction, parce qu'on attache plus d'importance à la manière dont les choses sont dites qu'à la vérité du discours. Ceux-là sont les victimes potentielles de tous les manipulateurs et deviennent bien vite la proie de quelque magnétiseur de foules. Hitler (et tant d'autres modernes « gourous ») était sans doute convaincu et convaincant, à voir le résultat... Mais : avait-il raison ?

La confusion entre « sincérité » et « conscience » (entendue au sens de bonté morale) procède d'un même type d'imprécision intellectuelle : « Il faut être sincère »... Soit, mais cela n'empêchera pas que l'on peut être sincèrement méchant.

On pourrait allonger indéfiniment la liste de ces oublis de distinction, de ces confusions entre autorité et violence, liberté et libertinage, plaisir et bonheur, sans parler du dogme de l'utile (n'est bon que ce qui est utile au profit, au bien-être, à la cause politique, etc.) et du mythe de l'évolution assimilée à « progrès » et qui fait de l'idée dernière-née la meilleure (et la publicité ne se prive pas de ce genre d'argument). Et pourtant, quand il s'agit de vérité et de beauté, en métaphysique comme en esthétique, le critère « temps » est irrecevable. Saint Augustin savait liquider ce genre d'erreurs en quelques mots de feu : « O Beauté toujours antique et toujours nouvelle ! »

L'amnésie la plus fatale : la perte du sens métaphysique des natures

Voilà l'origine de tous nos maux ! Au-delà des passions et du sentimentalisme, au-delà des chapelles, du jeu et des querelles d'influences politiques et culturelles, y a-t-il des principes absolus et objectifs qui pourraient éclairer notre jugement et exorciser la funeste perplexité de la conscience contemporaine ?

Oui, ces principes existent et, disons-le tout de suite, ils sont avant tout d'ordre philosophique. Bien sûr, la foi assume ces normes (qui ne sont pas la propriété privée d'une religion), mais elle les enracine plus haut : dans la volonté de Dieu. Il en résulte alors pour le croyant un respect de ces principes « sur-motivé » par la charité.

Mais la raison naturelle n'a finalement qu'un maître à penser : la nature ! Et voilà le plus tragique et le plus fondamental des oublis : celui de la nature de l'homme lui-même. Comment y remédier ? En nous remettant humblement à l'écoute de cette nature de l'homme, comme un sourcier plaquant son oreille contre le sol pour saisir les imperceptibles bruissements de l'eau vive.

Quelques rappels d'anthropologie métaphysique

L'homme : un horizon entre deux mondes

Il faut considérer que l'homme, selon sa nature, est constitué comme un certain milieu entre les créatures corruptibles et les incorruptibles, car son âme est naturellement incorruptible et son corps est naturellement corruptible⁵.

Le regard le plus élémentaire sur l'homme le révèle en effet comme constitué de matière et d'esprit : il a un corps, comme tous les animaux, et il pose cependant des actes spirituels qui lui sont propres ; il est fait de boue vivante

⁵ Saint Thomas, « Sum. theol. », I a, q. 98, a. 1, co.

et d'un souffle divin. Il est donc bien l'unique point d'impact entre deux sphères réputées inconciliables : la sphère de la matérialité et celle de la spiritualité... Horizon entre deux mondes, certes, mais frontière dynamique et mouvante, capable de s'élever très haut dans les splendeurs de l'esprit ou de s'enfoncer très bas dans les horreurs de la bestialité. Fait pour les grands sommets et fasciné par eux, l'homme en arrive aussi parfois à se traîner dans la boue comme un oiseau blessé.

Voilà le secret d'une vision réaliste de l'homme : splendeur sur le plan de l'être, il peut utiliser cette même splendeur aux pires monstruosité éthiques. Métaphysiquement, constitutivement (et donc encore sans aucun mérite de sa part) l'homme est tendu vers le Bien, la Beauté, comme un oiseau qui ne serait plus que vol ; mais il a à reprendre en liberté (et donc cette fois sous sa propre responsabilité) cette même dynamique métaphysique... et c'est là, sur le plan moral, qu'il peut tragiquement errer.

Ainsi donc : « optimisme ontologique » et « réalisme éthique » constituent le seul regard synthétique et exhaustif sur l'homme, et sont en même temps le salut contre tous les désespoirs comme contre tous les orgueils.

Une triple relation... et une triple tentation

Du fait de sa situation métaphysiquement frontalière, l'homme se trouve ainsi au cœur d'une triple relation :

- relation à un cosmos qu'il transcende par son intelligence et sa destinée immortelle ;
- relation à l'autre homme, avec lequel il communique selon la connaissance et l'amour ;
- relation à la Transcendance qui est tout à la fois sa Cause efficiente et finale, sa Source et son Estuaire.

Grande est alors la tentation de ne mettre l'accent que sur l'une de ces relations et de revenir à la personne humaine pour ne la définir que par celle-ci :

- tentation du matérialisme outrancier :

Si l'on insiste de manière trop unilatérale sur la relation de l'homme à la matière, il n'apparaîtra plus alors que comme la simple émergence d'une

espèce de rationalité diffuse dans la matière, un simple catalyseur, un point de condensation de la conscience universelle, sans signification individuelle et sans destinée personnelle.

— tentation du socialisme outrancier :

Mettons l'accent uniquement sur la relation de l'homme à l'autre et sur son appartenance au tout social... Il ne sera bientôt qu'un « individu social » sans existence propre en dehors de ce corps social qu'avec les autres il constitue, et qui peuvent donc légitimement exiger son sacrifice sur l'autel de la collectivité si le bien de la ruche en dépend.

— tentation du théologisme outrancier :

On ne rappellera jamais assez l'importance de la relation de l'homme à la Transcendance ; mais si on la thématise mal ou trop unilatéralement, on dépouillera l'homme de sa substance propre pour engorger une pseudo-« divinité-vampire » dont la monstrueuse subjectivité ne peut advenir à sa réalité consciente qu'après s'être enivrée de la totalité des consciences humaines. Nul n'aura de peine à identifier l'auteur de ce douloureux et exaltant « Calvaire de l'Absolu » : Hegel.

Point n'est besoin d'insister davantage sur les ténébreuses fécondités de chacune de ces trois positions : elles ont encore en ce siècle leurs orgueilleux prophètes et n'en sont qu'au début de leurs moissons de victimes.

C'est que l'homme se trouve au cœur de trois relations, et elles sont indissociables : en oublier une pour en privilégier une autre équivaut irrémédiablement à perdre l'homme. On est certes obligé (et c'est la marque de notre faiblesse) de parler de chacune séparément... mais en ne perdant jamais de vue les deux autres. La célèbre formule de J. Maritain ne fut donc jamais aussi impérative : « Distinguer pour unir » !

L'homme et la matière

Issu sans doute, quant à son corps, d'une prodigieuse évolution, l'homme apparaît comme un étrange morceau d'étoile en quête de vérité, d'amour et d'absolu. Il est en effet capable de pénétrer, de radiographier le réel pour en extraire le cœur intelligible. Alors il connaîtra la pierre en tant que matérielle, par le moyen d'un concept immatériel. Dominant la matière au point de la spiritualiser, seul l'homme accède à l'art et parvient à charger la matière du message spirituel de sa contemplation. L'œuvre d'art n'est en effet rien

d'autre qu'une « chose éclaboussée » par la richesse intérieure de l'artiste. Etrange pouvoir de l'homme qui, maîtrisant si totalement la nature, peut l'arracher à sa propre pesanteur pour la lancer sur l'orbite d'une symbolique spirituelle qui ne sera jamais saisie que par une autre créature intelligente. Le langage, l'art, et jusqu'à la liturgie sont l'expression de cette maîtrise de l'homme sur un cosmos dont il est à la fois le sujet et le roi.

L'homme et l'autre

Parce qu'elle se possède d'une façon unique, la personne humaine est capable d'entretenir avec une autre personne une « intersubjectivité » dont tout le réel matériel est exclu. La réalité humaine est donc assez riche pour se donner à l'autre sans se perdre, non certes quant à son incommunicable densité ontologique, mais dans un amour qui l'amènera à se soumettre librement au bien de l'aimé, et qui lui permettra de recevoir non seulement tel don fait par cet autre, mais cet « autre » lui-même comme se donnant.

L'homme seul, et c'est donc sa grandeur, peut être un « je » face à un « tu », et non simplement un « ceci » à côté d'un « cela ». A ce moment se dévoile l'inouï paradoxe de cette relation d'amour dont seule la personne est capable : une libre et réciproque dépendance. De là vient tout le mystère de fascination de l'amour, fait à la fois de terreur et d'attirance, de polarisation, d'attraction de l'autre sur soi, en même temps que d'une sorte de crainte sacrée de s'y perdre, de respectueuse retenue devant une liberté de l'autre qu'on voudrait lui sauvegarder comme malgré lui et malgré soi, parce que la liberté est la condition essentielle de l'amour et du don.

L'homme et Dieu

Le besoin de relation et d'amour peut se faire sentir si radicalement, lorsque la pauvreté métaphysique de la personne est expérimentée, qu'il en devient exigence de la rencontre avec la Source même de l'être. C'est que si l'homme est capable d'amour, la perfection de l'homme sera aussi celle de son amour... Or la perfection d'une relation tient aussi à la qualité des deux êtres qu'elle unit. C'est pourquoi, selon saint Thomas, quand il s'agit du réel

inférieur à l'homme, il vaut mieux le connaître que l'aimer. En effet, la connaissance attire le réel inférieur au niveau de l'homme qui par là le spiritualise et l'ennoblit en quelque sorte.

Au contraire, quand il s'agit de Dieu, il vaudra mieux ici-bas l'aimer que le connaître. Saint Thomas n'oublie pas bien sûr que l'un sans l'autre est impossible, et qu'il y a une sorte de dialectique de la connaissance et de l'amour. Il n'empêche que lorsqu'il s'agit de Dieu, le dernier mot doit être à l'amour qui est « oblatif », extatique, et qui arrache l'amant à lui-même pour le jeter sur l'aimé. La connaissance au contraire, qui ramène le connu au connaissant, sera toujours restrictive quand il s'agit de Dieu : le plus vrai de Dieu restera encore tout ce que j'en ignore, et que je peux cependant aimer, mais comme à tâtons, les yeux fermés. Cette énorme vérité, comprise dans l'âme d'une mystique, lui permettra d'écrire l'un des plus beaux vers de la langue française : « Mets ta main sur mes yeux et brûle-moi le cœur »⁶. C'est-à-dire, fais qu'ici-bas, je ne cherche pas tant à Te connaître qu'à T'aimer!

Voilà jusqu'où conduit un authentique regard métaphysique : à la découverte de l'homme comme une personne, c'est-à-dire une substance individuelle de nature raisonnable, et de ce fait en triple et indissociable relation au cosmos, à l'autre et à Dieu ; c'est là sa nature et l'unique racine de sa dignité, de ses droits et de ses devoirs. On imagine aisément, maintenant, les monstrueuses conséquences d'un oubli de ces grandes vérités !

L'amnésie métaphysique de l'homme: de quelques conséquences

Nous ne prétendons pas épuiser ici un sujet d'une aussi extrême gravité ; nous nous bornerons à tirer quelques leçons fondamentales de l'oubli de la nature métaphysique de l'homme.

⁶ Raïssa Maritain, « Lettres de Nuit », p. 26.

Un exemple concret

Nous avons dit que la nature métaphysique d'un être est à la racine de ses droits et des normes morales qu'ils engendrent : est bien ce qui est conforme à une nature, est mauvais ce qui lui est contraire. Point n'est besoin d'être un grand savant ou un grand saint pour savoir qu'un chat est un quadrupède. Il a donc, de par sa nature, droit à ses quatre pattes, et donc attenter à son intégrité physique sans raison grave est mauvais. C'est un droit qu'il possède du fait brut d'être quadrupède, quels que soient sa taille, son développement ou ses qualités particulières. De plus, un droit est une exigence qui s'impose, quelles que soient les dispositions subjectives de celui à qui elle s'adresse ; que nous aimions ou non le chat, il a droit à son intégrité.

Qu'en est-il de l'Homme ?

La Déclaration universelle des Droits de l'Homme affirme avec raison : « Tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa personne. » C'est donc la nature même de l'homme qui est au fondement de ces droits et qui leur donne leur caractère inconditionnel. Chaque individu humain, de par la nature qu'il possède, peut faire valoir ces droits, quel que soit son stade de développement ou ses qualités particulières : du fait brut d'être homme il y a, par exemple, droit à la vie. Et ce droit s'impose comme devoir absolu face à la conscience de l'autre, quelles que soient ses dispositions subjectives. Un droit absolu exige le respect absolu. Nous venons de mettre en lumière les principes fondamentaux et indispensables à la solution de grands problèmes contemporains, tels par exemple l'avortement et l'euthanasie qui encadrent si tragiquement l'existence humaine.

L'oubli du droit naturel et le subjectivisme moral

La perte du sens de la nature métaphysique des êtres entraîne donc immédiatement l'impossibilité de déduire des normes de ces natures, ce qui équivaut à la négation de la possibilité même de tout droit naturel. Or, lorsqu'un droit naturel est posé face à la sphère morale d'une conscience libre, cela engendre en cette dernière le devoir de le respecter. La nature métaphysique étant ignorée, on n'en peut donc tirer des normes ou des droits

de nature, et par conséquent tout devoir est liquidé. On se trouve alors pris dans le paradoxe d'individus qui nient tout devoir et réclament cependant le respect de droits qu'ils ne peuvent fonder et qui s'évanouissent du fait même de leur négation des devoirs, puisque droits et devoirs sont indissolublement unis dans les normes métaphysiques tirées des natures qui les engendrent comme des enfants jumeaux.

La morale devient alors purement subjective et son ultime fondement ne peut être que le « sentiment » du sujet individuel, dont l'histoire nous a suffisamment démontré qu'il n'est pas infallible ! Au mieux, certains admettraient-ils une espèce de « consensus général » comme fondement des lois, lesquelles seraient alors considérées comme l'ultime base de la moralité. Ainsi l'objectivité des normes morales n'aurait pour source que la sommation des subjectivités individuelles ? C'est alors la statistique qui serait érigée en normativité.

La « promotion » de la statistique au rang de norme

C'est lui faire trop d'honneur !... Si la statistique nous dit de manière assez précise **ce qui se fait**, ce que la majorité pense ou désire, jamais elle ne nous indiquera **ce qui doit être fait**, ce qui **doit être pensé** ni ce à quoi l'homme **doit aspirer**, ce qui justement est le rôle de la norme. Cela s'explique aisément, puisque la statistique, par essence, suit les agirs des hommes pour en décrire l'orientation de fait. Au contraire, la norme morale par essence précède l'agir de l'homme pour le diriger selon le droit. L'une dit ce qui se fait, l'autre dicte ce qui doit se faire. C'est une erreur fatale que d'imaginer pouvoir remplacer l'une par l'autre : le « tout le monde le fait » n'a jamais été l'argument ni des héros ni des saints. Cette confusion entre « fréquence » et « normativité » n'a produit jusqu'ici (et il en sera toujours ainsi) qu'une caricature de la morale, une éthique avortée qui galope après les mœurs par incapacité radicale de les diriger.

La contestation de la morale de « consensus »

Cette « position statistique » qui voudrait fonder les lois et la moralité est en train d'essayer le refus de ceux mêmes qu'elle a engendrés, des associés et plus radicalement encore des anarchistes. Pour ceux-là, ces lois

elles-mêmes apparaissent comme une injuste et intolérable contrainte à leur liberté, puisqu'elles sont le fait du consensus d'une civilisation que justement ils refusent. Sans doute la conception de la liberté sous-jacente à leur contestation est-elle erronée, mais leur révolte a ceci de très positif qu'elle manifeste clairement qu'en tout cas un simple consensus ne sera jamais une base suffisante à une morale, et par conséquent ne revêtira jamais un caractère d'obligation absolue.

Cette contestation contient donc aussi une sorte d'avertissement angoissé pour notre temps, et révèle à celui qui ne se contente pas de crier à l'absurde mais qui tente de lire l'événement dans sa profondeur, une sorte d'inaliénable instinct métaphysique : la nature résiste aux aberrations qu'on en peut dire. L'homme du XX^e siècle doit apprendre à écouter, sous les pires outrances, comme le murmure d'une métaphysique clandestine que l'on ne saurait toujours étouffer sans faire exploser l'homme. La nature a ceci de merveilleux qu'elle ne saurait être totalement corrompue. Ainsi (et c'est la source de notre optimisme ontologique radical, même si notre réalisme éthique nous presse de lancer les fusées d'alarme), tant que l'homme est, la rectitude est possible ; et la vérité, comme le poussin dans l'œuf, ne cessera de frapper contre la carapace dont on l'a revêtue : elle a l'instinct du soleil.

La liberté érigée en critère de moralité

Du fait de la perte d'une métaphysique des natures (et donc des normes, droits et devoirs qui en découlent), c'est donc la liberté qui est presque infailliblement érigée en critère de moralité. Mais alors une liberté absurde-ment « gonflée » du dynamisme volé à la nature... Ainsi maltraitée, la liberté ne pourra que se dissoudre à son tour, comme une résistance survoltée. On appellera « moralement bon » un acte dont la liberté peut être proclamée. Il n'y a donc désormais aucun compte à rendre ni à la Transcendance, bien sûr, ni à la société, ni à aucune nature, ni même à soi-même. Et voilà évacuée toute possibilité de « culpabilisation » (je ne dis pas de « responsabilité » car alors il y a longtemps qu'on en a perdu le sens), et nous entrons béatement dans l'ère de l'amoralisme absolu et innocent qui pour rendre enfin l'homme heureux et épanoui commence par lui interdire la possibilité même de toute vie sociale... et donc de tout amour !

Un mouvement de balancier : « l'hyper-responsabilisation »

Y aurait-il une amorce de récupération du sentiment de la responsabilité dans ce que l'on pourrait appeler avec J.-L. Bruguès⁷ la naissance des pseudo-responsabilités collectives ? On a en effet réussi aujourd'hui cet étrange tour de force d'une « hyper-responsabilisation collective », artificiellement provoquée et probablement savamment orchestrée. Nous voyons une certaine jeunesse, par ailleurs la plus sensible et la plus généreuse souvent, qui commence à « avoir mal à sa civilisation », qui a honte de l'aisance de ses parents et qui refuse son patrimoine social, culturel et historique. On ne peut exclure des rangs de cette jeunesse angoissée tous ceux qui les ont rejoints poussés par un certain snobisme de romantisme doloriste et attardé, ni bien sûr ceux qui ne sont que les « retombées » d'une certaine nausée autrefois de bon ton. Mais il y a vraiment toute une portion de la jeunesse authentiquement scandalisée par l'horreur de certains marchés d'esclaves et par l'aberration d'une civilisation qui en est réduite à bâtir sa paix sur la menace d'atrocités réciproques.

Nous comprenons ce scandale. Mais là où nous devons protester (et c'est là que le mal est le plus subtil et donc aussi le plus perfide), c'est au moment où l'on tente de faire croire à cette jeunesse qu'elle a sa part de responsabilité dans la situation matérielle actuellement intolérable d'une partie du globe. Se greffe encore sur ce premier mensonge une ultime perfidie qui cherche à assimiler « mal » à « misère matérielle ». Le mal n'est donc désormais qu'une affaire de gros sous égoïstement entassés ou, en termes plus choisis, un « refus de partage ». La notion même de péché individuel et de responsabilité morale dans l'agir personnel est évacuée du même coup !

« Péché du monde » et péché personnel

Ce « péché du monde » (assimilé strictement à « misère matérielle », rappelons-le) prend de telles proportions qu'il en arrive à créer une véritable psychose juvénile, une sorte de « culpabilité » généralisée dont la seule et néfaste fécondité n'est que de jeter comme un voile sur la responsabilité

⁷ J.-L. Bruguès, « Un christianisme sans péché », in *Sources* 4/81.

personnelle. Nouvel et fatal oubli : en regard de ce monstrueux cancer qui ronge le monde, tout péché personnel n'est qu'une insignifiante goutte d'eau dans l'océan, un simple faux-pas, au pire une « erreur », et donc dans tous les cas bien innocent.

Entendons-nous bien : nous ne voulons surtout pas insinuer que la misère matérielle d'une partie du globe n'est pas un mal ; bien au contraire, et l'on ne saura jamais trop y insister. Mais tout en affirmant que la misère est un mal, nous affirmons de toute notre force que la misère n'est pas **le** mal, ni tout le mal ! Nous stigmatisons donc ici une conception du mal beaucoup trop étriquée et un réductionnisme facile du mal à l'une de ses fécondités de mort : la misère matérielle, qui de fait n'est pas première dans la ténébreuse hiérarchie du mal, mais qui est bien l'effet d'un mal plus radical et plus profond : le mal de l'égoïsme humain qui n'est rien d'autre qu'un mal moral, et qui relève donc de la sphère de la responsabilité personnelle.

L'oubli de ces distinctions fondamentales ne pouvait que nous conduire au paradoxe contemporain qui n'hésite pas à parler d'un monde sordide de « péché » mais « sans pécheurs ». La magistrale déboussolée morale de toute une jeunesse actuelle n'est donc que le résultat du balancement dialectique, en sa conscience, de deux extrêmes inconciliables : un pessimisme collectif, et un optimisme individuel. Mais cet état de tension est intolérable et ne saurait être soutenu sans explosion de la conscience.

Deux pseudo-solutions

Reste alors deux possibilités : ou le repli sur soi en la plus noire dépression, ou au contraire l'exaltation dans l'action, qui n'est possible que si d'abord le sujet s'est débarrassé de la chappe de plomb de la traumatisante responsabilisation collective : lui, il n'est honnêtement pour rien dans cette horreur du mal-misère du monde. Hélas, on jette le bébé avec l'eau du bain, car l'engagement du sens moral dans la pseudo-responsabilité collective avait été si total qu'on ne le récupère plus pour ce qui est de sa sphère morale personnelle. Tout est alors permis à celui qui lutte contre le péché du monde : le droit se range spontanément de son côté. C'est le combat de l'ange désormais impeccable contre le Satan irrémédiablement pécheur. On interdit par là à quiconque de porter un jugement moral défavorable à « l'ange » : ce serait avouer immédiatement que l'on s'est rangé du côté de la Bête.

Nous espérons de ces « générosités pessimistes » une renaissance du sens moral personnel ... Force nous est de constater qu'après l'avoir englouti en elles, les pseudo-responsabilités collectives ont entraîné le sens moral personnel dans leur propre ruine.

Une espérance écologiste ?

Ne pourrait-on attendre un certain retour au sens de la responsabilité par le mouvement écologiste ? Il est vrai qu'un nombre de plus en plus important de nos contemporains prend aujourd'hui conscience qu'on ne peut faire n'importe quoi avec la nature ; elle a des normes et des lois dont on ne peut faire l'économie, sinon elle proteste et se venge. Il y aurait là comme une amorce de retour, bien timide voire même clandestin, de la métaphysique, et l'on peut s'en réjouir déjà.

Hélas les rangs écologistes ne sont pas non plus absolument purs, et toutes sortes d'excentriques, de marginaux, de loups déguisés en brebis s'y glissent par simple goût de la contestation du système ou, plus dangereusement, pour récupérer et orienter politiquement le mouvement qui dès lors perd sa crédibilité auprès d'une large couche de la population. De plus, nous attendrions de ce mouvement un pas fondamental : s'il est vrai que l'on ne peut user n'importe comment de la nature parce qu'elle a des lois que l'on ne peut impunément bafouer, il faut alors aller jusqu'au bout et proclamer ce droit au respect pour la totalité de la nature : et l'homme en fait partie ! On a fondé des sociétés de protection des sites et des animaux, et on a bien fait. Mais qui proteste encore contre les pollueurs de l'homme, les intoxications de sa conscience et la perversion de ses mœurs ? Etrange paradoxe de cet homme qui a généreusement pris la défense de la nature et qui, parce qu'il a perdu le sens métaphysique de sa propre nature et de sa liberté, se retrouve plus vulnérable que ses protégés.

Conclusion

Nous sommes donc ici en présence d'éléments fondamentaux et d'une bouleversante actualité si l'on veut porter un jugement authentiquement critique sur notre civilisation. La baisse, et même l'effondrement quasi total

de la moralité, pourraient bien avoir leur source dans une méconnaissance de la nature métaphysique du réel et de l'homme en particulier, et donc de son sens. Cela ne pouvait aboutir qu'à une exaltation de la liberté jusqu'à une sorte d'indétermination absolue, qui équivaut en même temps à une destruction de cette même liberté dont on voudrait aussi qu'elle soit l'ultime critère de moralité, et donc essentiellement opposée à toutes normes qui, ne venant pas des natures, ne peuvent donc être saisies que comme purement arbitraires et donc immédiatement assimilées au concept de violence.

Alors? Il est urgent de rendre à l'homme de ce siècle une haute connaissance métaphysique de soi-même... et après tout la Pythie en avait déjà fait un devoir au jeune Socrate : « Homme, connais-toi toi-même ! » Ainsi nos contemporains qui ont faim et soif d'un Ailleurs dont ils ne savent pas le nom, comprendront que le vrai voyage pourrait bien être cette descente au cœur de soi-même pour y retrouver ce point d'incandescence d'où ils jaillissent comme un vœu de bonheur. La vraie nouveauté de chaque jour pourrait bien être cette redécouverte quotidienne du Sens véritable : l'homme est un être dans le monde **pour** un autre Monde ; et c'est un crime de lèse-humanité que de lui faire croire qu'il n'a d'autre avenir que les réalités d'ici-bas ! Si l'univers a des bornes, le cœur de l'homme, lui, n'en a pas. Qu'on lui donne donc enfin une raison de vivre à sa taille, une tâche et un amour qui soient dignes de lui. Alors se lèveront des enfants de lumière pour qui les mots de bonheur, de justice, d'amour, de vérité auront un sens... appelez cela comme vous voulez : le croyant résume tout en un seul mot, et il dit : Dieu !

Bernard Genoud